

## La fuite des cerveaux de l'Europe vers les États-Unis en science et en tech.

Article d'Eleanor Crane – Chercheuse postdoctorale en physique quantique au Massachusetts Institute of Technology (MIT), publié dans la *Harvard French Review*, 18 mai 2025. <https://harvardfrenchreview.com/la-fuite-des-cerveaux-en-science-et-tech/>

La science et la technologie sont des facteurs essentiels de la compétitivité et de l'attractivité d'une nation. L'émergence de la *deep tech* – qui regroupe les technologies quantiques et l'intelligence artificielle (IA) – place plus que jamais la science au carrefour d'enjeux sécuritaires, économiques et stratégiques, annonciatrice d'une ère nouvelle où les équilibres mondiaux se dessineront au gré de l'innovation dans ces domaines. Il est facile d'imaginer la puissance stratégique qu'offriront les futurs outils quantiques. Avec des dispositifs quelques centaines de milliers de fois plus puissants qu'aujourd'hui, des supraconducteurs à haute température permettraient une transmission d'énergie sans déperdition, les standards actuels de cryptographie, devenus obsolètes, ne garantiraient plus la confidentialité des données gouvernementales, financières et personnelles, tandis que les applications civiles et militaires de la navigation GPS seraient révolutionnées par des outils de précision millimétrique.

Or, une réalité préoccupante se dessine pour l'Europe en la matière. Nombre de ses esprits les plus prometteurs, nourris de ses investissements et censés assurer son avenir, quittent le continent, attirés par les infrastructures de pointe et les salaires compétitifs des universités et géants technologiques américains. À titre d'exemple, seulement un tiers des professeurs du programme *Harvard Quantum Initiative* sont américains (pour près d'un cinquième d'Européens) et 75% des Européens effectuant une recherche doctorale aux États-Unis expriment l'intention d'y rester à long terme. Cette tendance ne saurait être banalisée : le futur de l'autonomie stratégique de l'Europe dépend de sa capacité à former et à retenir ses talents. [...]

En tant que jeune chercheuse à l'éducation franco-anglo-américaine tout juste sortie d'un postdoctorat en sciences quantiques, plusieurs choix s'offrent à moi. Je peux retourner en France pour un poste au CNRS – certes prestigieux – où mon salaire annuel sera inférieur au revenu médian national, ou opter pour une rémunération trois fois supérieure auprès d'un géant technologique américain ou d'une université bénéficiant de laboratoires ultramodernes, de financements conséquents et d'un solide soutien à l'entrepreneuriat. Si on laisse de côté la rémunération, je bénéficierais dans certains pays d'Europe d'un réseau de transports publics plus développé, d'un taux de criminalité nettement plus bas, d'une alimentation de meilleure qualité et, surtout, d'un accès gratuit à l'éducation et à la santé. Malgré ces atouts et l'excellence depuis longtemps reconnue de son système éducatif, notons que l'Europe envoie deux fois plus d'étudiants aux États-Unis – où les frais de scolarité atteignent pourtant des sommets alarmants – qu'elle n'en accueille en retour<sup>1</sup>.

Le panel consacré au « *Brain Drain* », tenu en janvier dernier dans le cadre de la *Harvard European Conference*, fut pour moi l'occasion de dresser un constat frappant. Alors même que les étudiants en sciences et technologies se montraient vivement concernés par le sujet, tant par leur affluence que par leurs interventions, les profils en droit et sciences politiques faisaient preuve d'une froide indifférence. Rien d'étonnant : le droit comme la politique restent davantage ancrés dans

des structures nationales ou régionales, rendant la mobilité transatlantique moins attractive. [...]

La fuite des cerveaux ne se résume pas à un problème économique ou institutionnel : c'est une bataille de convictions. Les Américains ont parfaitement compris le rôle clé de l'identité dans la séduction et la rétention des talents. Les États-Unis écrivent leur propre récit – tantôt réel, tantôt fictif – et savent le faire exister aux yeux du monde entier. Ils incarnent la terre ultime des opportunités et exportent, partout, un profond sentiment de fierté nationale. Même ceux qui dorment l'hiver sur le pas de ma porte pour échapper au froid, leurs chevilles enflées serrées dans des sacs en plastique faute d'accès aux soins, portent l'Amérique sur leur dos, son drapeau comme emblème. Dans les domaines académique et scientifique, où les faits et les statistiques devraient pourtant régner en maîtres, la croyance en la supériorité américaine pèse lourd dans les choix de carrière. Car au-delà des avantages salariaux, les États-Unis bénéficient d'une force psychologique et culturelle infiniment plus puissante : la foi en leur propre grandeur.

L'Europe, à l'inverse, cultive l'autocritique. En France, en Allemagne, au Royaume-Uni, la tradition intellectuelle met l'accent sur la déconstruction, le doute, la remise en question des récits nationaux plutôt que sur leur consolidation. Cette introspection est une force intellectuelle, mais elle nourrit aussi l'image d'un continent déclinant, même quand les faits suggèrent le contraire. Les inégalités économiques et sociales y sont, par exemple, bien moindres que dans de nombreuses autres régions du monde, notamment aux États-Unis. Les systèmes de santé y garantissent un accès universel aux soins. Des réglementations strictes sur l'alimentation et le logement assurent une meilleure qualité de vie et davantage de sécurité. Sur le plan académique, plusieurs pays d'Europe figurent enfin parmi les meilleurs au monde en termes d'accessibilité et de performance. Mais l'image projetée par l'Europe, tant intra-muros qu'à l'étranger, n'a pas le même pouvoir d'attraction. Certains des meilleurs étudiants issus du système éducatif européen arborent aujourd'hui des sweats du MIT, des casquettes d'Harvard, des sacs de Princeton. Le souvenir de ce qui leur a permis d'arriver là reste pourtant bien souvent dans l'oubli.

« On sous-estime souvent le rôle de la chance et du hasard dans la vie. Les gens – en particulier ceux qui réussissent, et tout spécialement ceux du genre à être diplômés de Princeton – construisent leur récit en occultant complètement cette part de hasard. Leur histoire, c'est uniquement celle de leur mérite. Ils se disent : j'ai franchi tous les obstacles, j'ai été admis à Princeton, j'ai eu la meilleure note. Ils oublient qui sont leurs parents, le fait même que Princeton existe, qu'ils n'ont pas à partir à la guerre pour leur pays, qu'ils sont nés avec certaines dispositions génétiques, quelles qu'elles soient... au fond, qu'ils ont bénéficié d'une chance inouïe. Ne pas en avoir conscience mène à une forme d'égoïsme profond. En avoir conscience, en revanche, rend les gens bien plus reconnaissants – et leur donne une vision plus large de leur place dans le monde ».

<sup>1</sup> Sur l'année 2022/2023, 89 906 étudiants internationaux originaires d'Europe se sont inscrits dans un établissement d'enseignement supérieur aux États-Unis. Par ailleurs, l'Europe demeure la première destination des étudiants américains poursuivant un diplôme complet à l'étranger, avec près de 40 000 étudiants.